

BOULANGER, OU LA FABRIQUE DE L'HOMME PROVIDENTIEL

Jean Garrigues

L'Harmattan | « *Parlement[s]*, Revue d'histoire politique »

2010/1 n° 13 | pages 8 à 23

ISSN 1768-6520

Article disponible en ligne à l'adresse :

<http://www.cairn.info/revue-parlements1-2010-1-page-8.htm>

!Pour citer cet article :

Jean Garrigues, « Boulanger, ou la fabrique de l'homme providentiel », *Parlement[s]*, *Revue d'histoire politique* 2010/1 (n° 13), p. 8-23.

Distribution électronique Cairn.info pour L'Harmattan.

© L'Harmattan. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Boulangier, ou la fabrique de l'homme providentiel

Jean Garrigues

Professeur à l'Université d'Orléans

Président du CHPP, Savoirs et pouvoirs de l'Antiquité à nos jours
(EA3272)

jjgarrigues59 arobase wanadoo.fr

Le populisme est inhérent à l'attraction du sauveur. Comment en effet prétendre sauver le peuple si l'on ne parle pas en son nom ? Mais il s'agit de savoir si l'apprenti sauveur entend simplement se faire le porte-parole de la multitude ou au contraire lui imposer sa vision du monde et son projet pour l'avenir. La réalité est toujours à mi-chemin entre ces deux pulsions qui délimitent l'espace de la rencontre dialectique entre un homme et un peuple. Certains, tels Bonaparte, Gambetta, Clemenceau, Mendès France, de Gaulle, entendent imposer leur grand dessein à la France, au risque de se voir désavoués. D'autres au contraire prétendent d'abord et avant tout faire entendre la voix du plus grand nombre auprès des élites, accusées de l'avoir oubliée. Ceux-là penchent vers la démagogie, ou pire vers le populisme.

Le général Boulanger, archétype français de ces sauveurs populistes, apparaît au devant de la scène politique au moment où la France

traverse une crise économique et sociale grave liée à la récession mondiale, mais aussi une crise morale, une crise de confiance envers les élites dirigeantes de la République. La vie politique française est alors marquée par les divisions et les affrontements qui déchirent les républicains modérés et leurs alliés radicaux, incapables de s'entendre pour exercer durablement le pouvoir. Face à la puissante Allemagne de Bismarck, qui vient d'organiser de novembre 1884 à février 1885 à Berlin la grande conférence internationale sur le partage des colonies africaines, les Français attendent un nouveau Gambetta, un patriote inflexible, capable de redonner au pays la fierté perdue lors de la défaite de 1871. Boulanger est l'homme de la situation.

Comparé aux sauveurs qui l'ont précédé, auréolés de leur gloire, tel Bonaparte, forts du prestige de leur nom, tel Napoléon III, de leur expérience, tel Thiers, ou de leur rencontre avec l'histoire, tel Gambetta, Boulanger est le premier à construire son image sur du rien, ou du presque rien. C'est en cela que son aventure est passionnante à étudier, comme la première expérience de fabrication *ex-nihilo* de l'homme providentiel¹. Ce processus d'habilitation au désir collectif, qui commence avec son arrivée au ministère de la Guerre, en janvier 1886, se déroule en deux étapes : la première est celle de l'adéquation, qui voit le ministre se positionner en correspondance avec les attentes de l'opinion ; la seconde est celle de l'incarnation proprement dite, qui le pousse à la rencontre des Français, afin de conquérir le pouvoir.

Le soldat que la France attendait

L'étape de l'adéquation coïncide grosso modo avec son passage remarqué au ministère de la Guerre, de janvier 1886 à mai 1887. En un peu plus d'un an au ministère, Boulanger réussit à devenir la personnalité populaire du pays en épousant les fantasmes collectifs d'une opinion française déboussolée, en manque d'un chef charismatique.

Une légende héroïque. Il endosse tout d'abord l'uniforme du héros, laissé vacant par la légende bonapartiste, et que Gambetta le patriote s'était approprié au temps de la défense nationale. Le Service de presse de l'Armée, voué au commentaire de ses moindres faits et gestes, fait savoir qu'il a gagné ses galons sous le Second Empire, en Kabylie, en Italie, et en Indochine, avant de se distinguer pendant la Guerre de

¹ Jean Garrigues, *Le Général Boulanger*, Paris, Olivier Orban, 1991, rééd. Perrin, 1999, 380 p.

1870, dans la défense de Champigny-sur-Marne, où il a récolté une balle dans l'épaule droite ainsi que la Légion d'honneur.

Son rôle dans la reconquête du Paris communard par les Versaillais est en revanche passé sous silence, bien qu'il ait été cité le 18 mai 1871 à l'ordre de l'armée et promu commandeur de la Légion d'honneur au moment de la Semaine sanglante. Chargé de diriger la mission française pour le centenaire de Yorktown, en octobre 1881, puis directeur de l'Infanterie au ministère de la Guerre en avril 1882, il a montré son goût de la parade au commandement des troupes d'occupation en Tunisie en février 1884. « Il aime décidément beaucoup ce qu'on appelle le fla-fla », écrit le résident général Paul Cambon, ajoutant que Boulanger « est en correspondance avec toutes les feuilles de choux qui constituent la presse de Tunis » et qu'il « ne dit pas un mot sans le faire connaître à la presse »². C'est ainsi qu'il a commencé à dessiner son image de héros patriote, multipliant les provocations envers la communauté italienne de Tunis, jusqu'à son rappel en métropole, le 27 juillet 1885.

Cette légende héroïque est développée au lendemain de la revue du 14 juillet 1886 par des hebdomadaires illustrés comme *La Frontière*, qui lui dédie sa première page, ou *L'Estafette*, qui offre à ses lecteurs sa photo en pied, voire même par *Le Figaro* qui lui consacre un numéro spécial en couleur³. Les camelots parisiens vendent pour dix centimes une plaquette de quatre pages, imprimée par l'éditeur Clavel, où il apparaît à cheval, comme Napoléon III sur les images d'Épinal : « C'est un beau garçon en même temps qu'un bel homme », « son œil bleu est vif et clair », son nez « d'un dessin très pur surmonte une forte moustache blonde », car il « appartient à cette forte race des Bretons qui a donné à la France tant de vaillants soldats et d'illustres hommes de guerre. » Face à la polémique déclenchée par cette brochure, Boulanger lui-même est obligé d'assigner l'imprimeur afin que cesse la publication, mais plus de 120 000 exemplaires ont déjà été écoulés en quelques semaines.

Il faut dire que la fête nationale s'est déroulée comme le triomphe antique du général Boulanger, caracolant sur son cheval noir Tunis, précédé de ses spahis et escorté par plus de 400 officiers, le buste droit, la tête haute, la barbe frémissante, coiffé d'un bicorne à plumes blanches, sanglé dans un dolman turquoise à baudrier noir et couvert de décorations. *Le Journal des Débats* du 15 juillet observe que « les badauds ont remplacé le cri accoutumé de "Vive la République !" par celui de "Vive Boulanger !" » D'où le succès de la fameuse chanson « En

² Paul Cambon, *Correspondance (1870-1924)*, t. 1, 1870-1898, Paris, Grasset, 1940.

³ Jean Garrigues, *op. cit.*, p. 66.

rev'nant d'la revue », écrite par Delormel et Garnier, créée par Paulus au lendemain du défilé, et qui sera aussitôt vendue par les camelots à plus de 100 000 exemplaires : « Ma bell'-mère pouss' des hauts cris,/ En r'luquant les spahis,/ Moi j'faisais qu'admirer/ Notr'brav'Général Boulanger ». ⁴

Un ministre proche du peuple. Toute la presse note au lendemain du 14 juillet que le peu charismatique président du Conseil Charles de Freycinet, surnommé « la souris grise », a reçu les quolibets de la foule massée à Longchamp, tandis que Boulanger était acclamé comme un héros. Ce qui nous renvoie au deuxième aspect de cette étape d'habilitation au désir collectif, et qui a trait à la dimension paternaliste du ministre de la Guerre. Il est non seulement un ministre hyperactif, faisant promulguer pas moins de soixante-et-un décrets et arrêtés divers, mais il se présente surtout, et ostensiblement, comme un ministre populaire, multipliant les tournées auprès des hommes de troupe, dont il améliore l'ordinaire, remplaçant les gamelles par des assiettes et les paillasses par des sommiers.

Populaire, il l'est aussi par son engagement républicain ostensible, face à un corps des officiers où les bastions monarchistes résistent avec ardeur. Adepte de ce que l'on appellera beaucoup plus tard « le coup d'éclat permanent », il fonctionne dans la provocation systématique, comme il avait commencé à le faire à Tunis. C'est ainsi qu'il sanctionne, le 26 janvier 1886, les officiers de la 2^e brigade de cavalerie de Tours, accusés de professer ouvertement leur anti-républicanisme, ce qui lui permet de répondre, à la Chambre, à une interpellation du député monarchiste Gaudin de Villaine, le 1^{er} février, en se présentant comme celui qui assure « le respect de la République. » Le 13 mars, il se présente comme le protecteur des ouvriers grévistes de Decazeville : « Notre armée, c'est la nation d'aujourd'hui. Est-ce que nos ouvriers, soldats d'hier, auraient quelque chose à redouter de nos soldats d'aujourd'hui, ouvriers de demain ? Ne vous plaignez-pas car peut-être, à l'heure où je vous parle, chaque soldat partage-t-il avec un mineur sa soupe et sa ration de pain. »

Sans même consulter le président du Conseil Freycinet, il applique à la lettre la loi du 23 juin 1886 interdisant le territoire aux membres des familles ayant régné en France, rayant des cadres de l'armée une pléiade d'orléanistes, dont le comte de Paris, mais aussi le duc d'Aumale, qui l'avait pourtant fait nommer général de brigade en 1880. Le débat qui s'ensuit à la Chambre lui permet d'apparaître une nouvelle fois comme

⁴ *Idem*, p. 65.

un républicain intransigeant, le 13 juillet 1886, à la veille de la célébration nationale qui marque son triomphe. Et c'est pourquoi les Parisiens, qui reprochent à Freycinet sa mollesse face aux conservateurs, ne ménagent pas leurs applaudissements au général-ministre de la Guerre, qui apparaît comme le premier défenseur de la République.

Le Général Revanche. « Il a compris que la France humiliée avait soif d'un prince ou tout au moins d'un soldat ; et puisque la nation aime le panache, il s'est mis à agiter le sien devant la foule... ! » explique le journaliste Philippe de Grandlieu⁵. C'est le troisième aspect de l'incarnation boulangiste, et sans doute le plus décisif : avec lui, enfin, la France retrouve le héros patriotique qu'elle attendait depuis Gambetta. Lorsqu'il inaugure le Cercle militaire, le 1^{er} juillet 1886, escorté de plusieurs milliers d'admirateurs, le très austère quotidien *Le Temps* sort de sa réserve pour applaudir cette « manifestation patriotique, avec des cris mille fois répétés de “Vive la France ! Vive l'Armée !”, des choses dont on ne se lasse jamais, qui réconfortent l'esprit et le cœur ».

À l'hippodrome, le 14 novembre 1886, pour la fête annuelle de l'Association des sociétés de gymnastique de France, il reçoit « un tonnerre d'applaudissements », suivis par cette harangue de Paul Déroulède, le chef de la Ligue des Patriotes, reprise par tous les participants : « Vive la France ! Vive le patriotisme ! Vive le général Boulanger ! »⁶ La Société des volontaires de 1870-1871 ne s'y trompe pas, qui lui offre la présidence d'honneur. En outre, le ministère de la Guerre finance discrètement une kyrielle de petits journaux revanchards, tels que *La Défense nationale*, *La France militaire*, et surtout *La Revanche*, qui tire à 150 000 exemplaires son premier numéro. *La France régénérée* affirme que « la guerre est inévitable » et que « Boulanger saura la gagner ». Se multiplient les chansons bellicistes, telles que « Le Réveil de la France », « La Marseillaise de la Revanche », « Notre général bien-aimé », « À bas Bismarck et Vive Boulanger », et la plus glorieuse de toutes, qui proclame : « Peuple français, renais à l'espérance / Lève le front, ne crois plus au danger. / Un général a relevé la France, / Ce général, c'est Boulanger. »

L'affaire Schnæbelé lui donne, en avril 1887, l'occasion de manifester son nationalisme intransigeant sur la scène internationale. L'arrestation par les Allemands de ce commissaire de police français, accusé d'espionnage, permet à Boulanger de se distinguer dans la surenchère patriotique, faisant savoir à toute la presse qu'il est prêt à la

⁵ *Le Figaro*, 25 juillet 1886.

⁶ *Le Figaro*, 15 novembre 1886.

mobilisation. Les efforts cumulés du président Grévy et du chancelier Bismarck, qui autorise la libération de Schnæbelé le 30 avril, mettront heureusement un terme à cette gesticulation injustifiée. Mais le bénéfice symbolique est considérable pour le ministre de la Guerre, qui est apparu pendant la crise comme l'incarnation de l'honneur national. « Bismarck, gare au tabac ! », proclame une chanson d'Hector Masson, dont le livret représente le général adossé à la frontière franco-allemande, attendant de pied ferme le chancelier prussien. « Prépare-toi, soldat de France », dit le livret d'une autre chanson, écrite par Charles Mordacq, chantée par Monsieur Huet de l'Opéra-Comique, et qui montre le général, sabre au clair sur son cheval Tunis, entraînant les troupes. Un poète lui dédie son recueil : « On ne redoute plus l'orage ; / Désormais un poignet de fer / Saura conjurer le naufrage [...] Le port se nomme la Vengeance, / Et le pilote, Boulanger. »⁷ Enfin, une autre chanson, écrite par Villemer et interprétée par Marius Richard à La Scala, lui confère un surnom à la mesure de sa popularité : « D'un éclair de ton sabre / Éveille l'aube blanche. / À nos jeunes drapeaux, / Viens montrer le chemin. / Pour marcher vers le Rhin / Parais, nous t'attendons, / Ô général Revanche. »

Le martyr du système. Cette image forte du Général Revanche, qui l'inscrit à la fois dans la tradition de Bonaparte et dans celle de Gambetta, s'enrichit quelques semaines plus tard de l'auréole du martyr. La chute du gouvernement Goblet, le 17 mai 1887, fournit en effet l'occasion aux républicains modérés, inquiets par la popularité grandissante du général, de l'écarter du nouveau gouvernement constitué le 30 mai par Maurice Rouvier. Aux yeux des partisans de Boulanger, il s'agit d'une « trahison nationale », pour reprendre les termes de l'ancien communard Henri Rochefort, devenu, à la tête de son journal *L'Intransigeant*, l'un de ses plus ardents supporters. Le 23 mai, à l'occasion d'une élection partielle dans la Seine, il appelle à inscrire le nom de Boulanger sur les bulletins de vote, en signe de protestation, et plus de 39 000 électeurs le suivent. Le journal *La Lanterne* lance en sa faveur une campagne de pétitions qui remporte en quelques semaines un succès considérable dans les cercles républicains, les loges maçonniques, les sociétés de tir ou les conseils municipaux.

Au lendemain de la formation du cabinet Rouvier, le 30 mai, on frôle l'émeute dans le quartier de l'Opéra, où la foule déborde les forces de l'ordre aux cris de « C'est Boulanger qu'il nous faut ! »,

⁷ Saint-Eman, *L'Exilé*, Paris, Léon Vanier, 1887, p. 10.

reprenant le titre d'une chanson créée pour la circonstance par Louis Gabillaud, auteur, éditeur et libraire, qui fait ses choux gras du boulangisme. Ce dernier récidive d'ailleurs avec « La Déclaration du général Boulanger » puis avec une autre chanson intitulée « Il reviendra ! » Quelques jours plus tard, la librairie Boulanger lance une collection intitulée « Les livres du peuple », des petits volumes de 36 pages dont le deuxième, rédigé par Jules Lermina, fait l'apologie du général. Pour le seul mois de juin 1887, les camelots distribuent sur les boulevards les livrets de « La Boulangère », d'Antonin Louis, « Il faut qu'il revienne » et « Celui que nous voulons », d'Omnès, « La Vérité sur le général Boulanger », de Vérax, et « Le sauveur de la France » d'André Magué⁸. Le 21 juin, près de Cluny, des coups de feu sont tirés. « Si Gambetta existait, il n'eût pas chassé le seul ministre qui fasse peur à l'Allemagne », affirme Paul Déroulède le 24 juin, au Cirque d'Hiver, lors du meeting de la Ligue des patriotes. Par le truchement du « poète de la revanche », la filiation est ainsi clairement désignée entre le héros de 1870 et le « brave général » qui a tenu tête à Bismarck, celui que *L'Intransigeant* désigne comme « L'ennemi du général Boulanger »⁹.

C'est d'ailleurs un portrait de Gambetta et un autre du général Chanzy, autre héros emblématique de la guerre de 1870, que Paul Déroulède remet solennellement au général, à la gare de Lyon, le 8 juillet 1887, première grande « journée » de la saga boulangiste. Nommé le 29 juin au commandement du 13^e corps d'armée à Clermont-Ferrand, il quitte Paris pour rejoindre sa nouvelle affectation. De son hôtel particulier jusqu'à la gare de Lyon, il défile dans un landau découvert, suivi par une vingtaine d'autres où ont pris place les personnalités qui le soutiennent, et accompagné par des dizaines de milliers de sympathisants, qui chantent : « Il reviendra, Quand le tambour battra, Quand l'étranger menacera notre frontière, Il sera là, Et chacun le suivra, Pour le cortège il aura La France entière ! »

On crie, on vocifère « Vive Boulanger ! À bas Ferry ! À bas Grévy », et le cocher du général a toutes les peines du monde à s'extraire de ce magma humain. Au trot dans la rue de Rivoli, puis au galop jusqu'à la gare, il est acclamé par une foule d'admirateurs et de curieux. À la gare de Lyon, plus de 8 000 personnes l'attendent, d'après les rapports de la préfecture de police. « Il y a là un monde très

⁸ Jean-Yves Mollier, *Le Camelot et la rue. Politique et démocratie au tournant du XIX^e et du XX^e siècle*, Paris, Fayard, 2004, p. 103.

⁹ *L'Intransigeant*, 26 juin 1887.

mêlé, un tiers de bourgeois, un tiers d'ouvriers, un tiers de gamins, dont quelques-uns n'ont pas dix ans », raconte le *Figaro* du 9 juillet. « Formidable sérénade d'une foule à la fenêtre d'un wagon, pour un général », s'enflammera Maurice Barrès, député boulangiste, dans *L'Appel au soldat*. La marée humaine défonce les grilles, submerge le service d'ordre et envahit les voies, et la locomotive emportant le général aura toutes les peines du monde à s'extraire de la foule, avec plus d'une heure et demie de retard.

Et quand le système s'enlise en octobre 1887 dans les marais nauséabonds du scandale des décorations, impliquant Daniel Wilson, le gendre du président Jules Grévy, c'est à cœur joie que les partisans de Boulanger dénoncent la République corrompue. Louis Gabillaud compose par exemple la chanson « Il reviendra, mon p'tit Daniel, ou un Beau-père dans le pétrin », qui s'en prend directement à Grévy. Si la chanson-phare du moment, « Ah ! Quel malheur d'avoir un gendre, ou les Tribulations d'un beau-père » est due à la plume d'Émile Carré, qui n'est pas engagé dans le boulangisme, les amis du général ne sont pas en reste. La déferlante s'accélère après la démission de Jules Grévy, le 2 décembre 1887, Louis Gabillaud se taillant la part du lion avec des chansons d'actualité comme « Ah ! le vl'là parti papa Grévy ! » ou « L'Enterrement de Jules Ferry dans la m... outarde », en concurrence avec « Zut, je déménage ! », ou « C'est la faute à mon gendre » de A. d'Appy¹⁰.

Sadi Carnot ayant succédé à Grévy le 3 décembre, il charge le radical René Goblet de former un nouveau gouvernement de « concentration républicaine ». Attiré par la perspective de retrouver le portefeuille de la Guerre, Boulanger lui fait savoir qu'il est prêt à lui apporter son « concours le plus absolu », avec l'assurance de « ne jamais rien faire pour avoir la guerre mais être toujours prêt pour le salut de la France. » Mais Goblet échoue dans ses négociations, et c'est le modéré Ernest Tirard qui devient président du Conseil. Privé d'un avenir ministériel, Boulanger se lance alors dans une aventure personnelle à la conquête du pouvoir. C'est le début de la deuxième étape, celle de la rencontre et de l'incarnation.

Le rassembleur des mécontents

Contemporain de Boulanger, Gabriel Hanotaux définit en quelques lignes ce qui a fait le succès exceptionnel d'un général qui ne l'était pas :

¹⁰ Jean-Yves Mollier, *op. cit.*, p. 120.

« La fortune inouïe de l'homme fut, en somme, la première manifestation dans la politique d'un nouveau mode d'action avec lequel il faudra compter désormais, la Réclame. Cette façon de déterminer certains mouvements et emballements de l'opinion, de susciter la faveur publique, d'entraîner des adhésions, des concours, d'obtenir des souscriptions, jusqu'à des sacrifices n'avait guère été employée auparavant que dans le commerce, les affaires ; on n'avait pas encore eu l'idée de recourir avec bruit et tintamarre pour jouer un rôle politique, aux ressources de la publicité moderne : presse à bon marché et à grand tirage visant et touchant le populaire, la photographie, les chansons, les refrains de café-concert. »¹¹

Sans programme précis, hormis son projet de dissoudre la Chambre, et sans avoir le prestige d'un Bonaparte ou l'éloquence d'un Gambetta, c'est donc par la « réclame » que Boulanger construit sa rencontre avec les électeurs.

Les coups d'éclat à la Chambre. De ses campagnes électorales successives, on ne retiendra que deux discours marquants, d'ailleurs écrits par d'autres : celui du 2 décembre 1888, prononcé à Nevers avec une tonalité très républicaine, lance la campagne électorale qui va le mener à l'élection parisienne du 27 janvier 1889 ; celui du 17 mars 1889, prononcé à Tours, exprime au contraire sa volonté de rapprochement avec l'électorat conservateur, qui lui est indispensable pour gagner les élections générales d'octobre, au point que la presse républicaine ironisera sur le « Boulanger des curés ». Ces deux discours, contradictoires et controversés, ne sont pas des moments forts de la campagne plébiscitaire boulangiste.

Lorsqu'il se risque au Palais-Bourbon, le 4 juin 1888, pour déposer un projet de révision de la Constitution, le moins que l'on puisse dire, c'est qu'il n'y fait pas un triomphe. Son discours, préparé par d'autres, est un long *pensum* débité d'une voix monocorde, et sans cesse interrompu par les exclamations des ténors républicains, notamment par Georges Clemenceau. On retiendra surtout de cette séance l'apostrophe cinglante lancée au général par le président du Conseil Charles Floquet : « J'ignore qui a permis à notre collègue de prendre devant cette assemblée un langage si hautain et de lui parler comme le général Bonaparte revenant de ses victoires [...] À votre âge, monsieur

¹¹ Gabriel Hanotaux, *Mon Temps*, t. 2, *La Troisième République*, Paris, Plon, 1938, p. 269.

le général Boulanger, Napoléon était mort. Et vous ne serez, vous, que le Sieyès d'une Constitution mort-née. »¹²

De même le 12 juillet 1888, lorsqu'il vient demander à la tribune la dissolution de la Chambre, il provoque évidemment un tollé général dans l'hémicycle et des torrents d'injures de la part des députés républicains. Le calme rétabli, Jules Méline lira la lettre de démission adressée par Boulanger à ses collègues, et qu'il avait soigneusement préparée. Moins prévisible en revanche était l'issue du duel au fleuret qui l'oppose le lendemain au sexagénaire Floquet, et qui voit ce dernier l'emporter, à la surprise générale, blessant au cou le général. « L'issue de ce combat a grandi le sieur Floquet, l'opinion publique ne comprend pas que le général ait été vaincu par l'avocat : il est devenu un héros et l'autre un maladroit. », déplore le marquis de Breteuil dans son *Journal*. Et pourtant, en dépit de ses faibles talents oratoires et de ses échecs parlementaires, Boulanger se propulse au premier plan de la scène politique.

Il est parfois servi par le sort comme lors de cet attentat manqué à Saint-Jean-d'Angély, où il fait campagne le 12 août 1888, et où un dénommé Perrin, professeur de dessin au collège et piètre tireur, tire en vain quelques coups de revolver dans sa direction. La presse boulangiste en a fait ses gros titres, accusant les républicains de gouvernement de recourir au « crime » pour abattre le général, transformé en martyr. Plus heureuse est la journée du 31 octobre 1888, qui voit une foule énorme se presser autour de l'église Saint-Pierre de Chaillot afin d'apercevoir le mariage de Marcelle, la fille du général, qui épouse le capitaine Driant, son aide de camp. On raconte que la duchesse d'Uzès, présente à la cérémonie, a offert à la mariée un bijou ayant appartenu à Marie-Antoinette.

Mais, en termes de moyens, la véritable innovation de la propagande boulangiste est le rôle dévolu aux nouveaux agents électoraux stipendiés que sont les camelots, embauchés par le Comité national pour coller les affiches, encadrer les meetings et animer les « journées » du général.

L'armée des camelots et des colporteurs. L'armée des camelots boulangistes est mobilisée dès son bruyant départ à Clermont-Ferrand, évoqué plus haut. À cette occasion, ils sont plus de trois cents recrutés par les journaux favorables au général pour distribuer aux badauds la chanson « Il reviendra » et « entraîner le plus de monde possible [...] chauffer, chauffer dur, démolir les barrières, et envahir la gare, la voie

¹² *Annales de la Chambre des députés*, vol. 25, Session ordinaire de 1888, pp. 444-454.

etc... »¹³ Ajoutons que l'éditeur Gabillaud a mis en vente le matin même deux livrets de chansons ornés du portrait du général, « Il n'est pas là ! » et « Le Boulanger dans l'épéon, ou la Grande Colère du colonel Ramollot contre les jean-f... qui disgracient un brave patriote ». Quatre jours plus tard, la librairie Baudot publiera « Le Départ du général Boulanger », par Jacques Bonhomme, démontrant que le général est l'héritier d'une longue tradition de révoltes populaires datant du Moyen Âge.

Un rapport de police de février 1889 titré l'« Embauche de camelots », souligne l'importance « depuis le mois d'avril 1888 », de ces « crieurs de journaux, vendeurs d'écrits ou camelots » engagés par les journaux favorables au général ou « dans un bar situé au 7 rue du Faubourg-Montmartre », ou par un certain Cruchon et qui sont les « auxiliaires les plus actifs, les plus bruyants » du mouvement boulangiste¹⁴. Leur rôle traditionnel est de diffuser les journaux boulangistes, notamment *La Cocarde*, fondé le 13 mars 1888 par l'ancien blanquiste Georges de La Bruyère, et qui tire parfois à 400 000 exemplaires, *La France* de Charles Lalou, *La Presse* de Georges Laguerre, *L'Action* de Henri Michelin, *Le Gaulois* du monarchiste Arthur Meyer, et surtout *L'Intransigeant* de l'ancien communal Henri Rochefort, aristocrate rebelle dont les éditoriaux sont les plus féroces brûlots du boulangisme. Une caricature de Pépin, parue dans *Le Grelot* du 18 novembre 1888, le montre embauchant les camelots à la porte de son journal, sous une pancarte « Enthousiasme boulangiste à deux francs par tête ». Ils sont chargés entre autres de diffuser *L'Almanach du général Boulanger*, reprenant sur sa couverture le portrait du général à cheval – calqué sur celui de Louis-Napoléon en 1851 – et qui se clôt par la revue du 14 juillet 1886. Dans un autre almanach, il est prédit, d'après les signes du Zodiaque, que le général sera vainqueur des Allemands le 7 mai 1890 et proclamé président de la République en 1891¹⁵.

Sur un tableau devenu célèbre, Eugène Buland peindra en 1889 une « Scène de propagande », montrant le colporteur boulangiste qui propose les gravures du général à une humble famille de paysans. *Le Correspondant* du 15 avril 1888 note que chaque maison du Nord, où Boulanger vient d'être élu député, exhibe un portrait du général sur ses murs. « Le portrait grand format du général Boulanger occupe aujourd'hui la muraille de nos cabarets ou bien chez nos paysans, au-

¹³ Si l'on en croit une enquête du *Matin*, publiée après la chute du boulangisme, le 30 octobre 1890.

¹⁴ Rapports de police. Dossier Boulanger. Banquets, voyages. APP B/a 971.

¹⁵ *Le Progrès de Lyon*, 14 avril 1888.

dessous du vieux fusil de chasse », peut-on lire dans *La Charente-Inférieure* du 22 août 1888. Le journal *Le XIX^e siècle* raconte que l'imprimeur allemand Gustav Seitz aurait tiré plus d'un million d'exemplaires d'un portrait photographique du général. Des colporteurs diffusent sur les boulevards ou dans les campagnes les plus reculées des images de Bismarck avec cette légende : « L'ennemi du général Boulanger ».

Dans une brochure l'inscrivant dans l'héritage des deux Bonaparte et de Mac-Mahon, le docteur Amédée Chassagne inventorie une quinzaine de journaux qui le soutiennent, dont *Le Petit Caporal*, *L'Étoile de Boulanger*, *La Lanterne de Boulanger*, *Le Ptit Pionpion*, *La Révision*, ainsi que les supports de la réclame boulangiste, « les photographies, cartes de visites, enluminures, cocardes avec portraits, médailles... »¹⁶ Ajoutons-y pêle-mêle le foulard, le panier, la montre, les bijoux, les cravates, les épingles, les assiettes, les mouchoirs, les pièces de monnaie, les fromages, les pains d'épice à son effigie, ainsi que le jeu de cartes dont il est bien sûr le roi de cœur.

On se frictionne avec le savon Boulanger, « le meilleur de tous les savons, rafraîchissant pour la peau » ; on chasse avec le « nouveau fusil du général Boulanger » ; on sirote l'« amer du général Boulanger » ou le « Boulanger quand même », « la seule liqueur apéritive ne contenant aucun produit allemand, la seule mettant du cœur au ventre » ; on porte les chapeaux de paille « à la Boulange » ; et, surtout, on arbore à la boutonnière le célèbre œillet rouge, signe de ralliement du boulangisme. L'objet-phare est sans doute la pipe à son effigie, un honneur dont seul Adolphe Thiers avait bénéficié avant lui. « Boulanger peut être fier ... de voir les amateurs de brûle-gueule fumer deux sous de caporal dans sa trompette », ironise *La Lanterne d'Arlequin*. Il y en a pour tous les goûts, même pour les enfants qui jouent avec le culbuto « Le général toujours debout », et dont la notice explicative se veut le manifeste du boulangisme : « Par le mécanisme de sa construction, cette statuette se relève avec énergie, de quelque manière que l'on cherche à la renverser. »

Les boulangistes en campagne. C'est surtout au moment des campagnes électorales que les camelots boulangistes jouent un rôle déterminant. Plus de 440 d'entre eux sont ainsi recrutés par les grands journaux boulangistes à l'occasion de la première élection de Boulanger dans le Nord, en avril 1888. « Les affiches, les prospectus, les images, les chansons, les brochures, les canards sont arrivés par ballots, ont

¹⁶ Amédée Chassagne, *Histoire populaire des coups d'État en France. 18 brumaire, 2 décembre, 16 mai 1877, 1888-89. Le général Boulanger*, Paris, Dentu, 1888, p. 11.

encombré les gares », raconte le député Maxime Lecomte, hostile à Boulanger¹⁷. Pour sa venue à Amiens, le 15 août 1888, les rapports de police en dénombrent plus de 300. Les murs de la ville sont littéralement couverts de ses portraits, en pied, à cheval, en uniforme – parfois même en Christ, crucifié par les opportunistes et les radicaux. Dans la seule nuit du 24 au 25 novembre 1888, 4 000 affiches sont placardées à Paris pour annoncer un meeting du général, salle Wagram.

Mais c'est surtout en janvier 1889, au plus fort de la campagne parisienne, que l'on pulvérise tous les records, grâce aux 500 000 francs « fournis en grande partie par les royalistes et les impérialistes », et « centralisés par le comte Dillon, qui est chargé de régler les dépenses ». Si l'on en croit le rapport de février 1889 déjà cité, « l'embauchage des camelots a reçu une nouvelle extension » dans la capitale, notamment pour « des services d'une nature spéciale » consistant à arracher la nuit les affiches du candidat républicain. Chaque fois que le Comité républicain lance une campagne d'affichage, les boulangistes s'arrangent pour en coller le double dès le lendemain, observe le journal républicain *Le Temps*, évaluant à 100 000 le nombre d'affiches de tout format collées chaque jour à Paris.

Tous les coups sont permis. Lors de la campagne du Nord, « les porteurs de journaux boulangistes, dirigés par un ou plusieurs inspecteurs, et tous étrangers au département, arrivant de bonne heure, se répandaient dans les débits de boissons, chauffaient le zèle de ceux qu'ils y rencontraient [...] embauchaient quelques recrues et, à l'heure dite, allaient occuper les points stratégiques de la salle et disperser les comparses. Les interruptions, toujours les mêmes (À bas les opportunistes ! Vive Boulanger ! Et Wilson ? À bas Ferry ! ...) et les chansons partaient à ses signes convenus. »¹⁸ En Charente-Inférieure, des rixes « ont éclaté de toutes parts, provoquées par des meneurs grassement payés », et « l'or a été (littéralement) jeté par les fenêtres à la foule avinée et hurlante », s'indigne le républicain Joseph Reinach.¹⁹

Lors de la campagne parisienne, des chanteurs ambulants parcourent les rues de la capitale en vendant pour quelques sous les livrets d'une chanson hostile au candidat républicain, avec portrait du général à l'appui : « Nous nous marions à Pâques, pauvre Jacques, pauvre Jacques... » D'autres camelots, embauchés par la Ligue des patriotes, sont chargés de perturber les réunions favorables à Jacques en

¹⁷ Maxime Lecomte, *Le Boulangisme dans le Nord. Histoire de l'élection du 15 avril*, Paris, La Librairie illustrée, 1888, pp. 189.

¹⁸ *Idem*, pp. 140-141.

¹⁹ *La République Française*, 17 août et 2 septembre 1888.

hurlant le nom de Boulanger. D'autres, « à l'instigation de M. Laguerre », se font passer pour des agents de Jacques et s'empressent d'aller déposer ses brochures dans les bureaux de *La Presse*. D'autres encore, évalués à 1 800 par le rapport de police, sont engagés par Dillon et Déroulède pour « fomenter des désordres », « provoquer des discussions parmi les consommateurs des restaurants ouvriers » et « préparer des manifestations bruyantes en prévision du succès du Général »²⁰. Rochefort, qui offre à chaque lecteur de son journal un portrait du général, accuse le gouvernement Floquet de faire arracher les affiches boulangistes. Mais celles-ci recouvrent tout, les murs, les porches, les palissades, jusqu'aux marches de l'Opéra, tapissées de slogans boulangistes. Boulanger a américanisé la campagne électorale.

Bien sûr, il faudrait pouvoir distinguer dans cette propagande ce qui relève de la campagne proprement dite, orchestrée par son ami Arthur Dillon, de l'opportunisme mercantile de commerçants avisés profitant de l'aubaine, ou des manifestations de ferveur populaire plus ou moins spontanée. Ce qui est certain en tout cas, c'est que l'entourage du général est très attentif à la diffusion de son image. Si l'on en croit par exemple un rapport de police d'avril 1889, le général, à peine arrivé en exil à Bruxelles, aurait contacté le photographe Émile Aubry qui venait de mettre au point une nouvelle technique permettant de tirer un grand nombre de clichés à partir d'un même négatif.

Comme pour l'élection parisienne de janvier, des moyens de propagande considérables sont mis en œuvre dans la perspective des élections générales de septembre, grâce aux subsides monarchistes essentiellement. On parle d'un million d'affiches et de biographies du général envoyées en province, et de plus de 100 000 bustes²¹. Comme en janvier, des camelots sont embauchés par *L'Intransigeant* pour vendre les journaux et chanter les hymnes boulangistes dans les cafés et sur les boulevards. De nouvelles chansons sont créées, telles que « La Revanche de Boulanger » ou « La Marseillaise boulangiste » : « Aux urnes, citoyens ! / Échappons au danger ! / Votons, votons, sur un seul nom ! / Votons pour Boulanger ! » Un hebdomadaire, *Le Dix-Huitième*, est spécialement créé pour soutenir sa candidature (illégale) dans la circonscription de Montmartre. Le quartier se couvre des affiches du « proscrit ». On paie à boire aux ouvriers et l'on perturbe les réunions

²⁰ Rapports de police. APP B/a 971.

²¹ Jean Garrigues, *op. cit.*, p. 298.

électorales du bonapartiste Thiébaud, ancien allié de Boulanger devenu son adversaire²².

Et même après la cuisante défaite des candidats boulangistes, c'est encore et toujours par l'image qu'il tente de se relancer, en accordant au journaliste Charles Chincholle une longue interview, accompagnée de photographies de Paul Nadar, et publiée dans *Le Figaro* du 23 novembre 1889. On y découvre l'exilé de Jersey à cheval, à son bureau, dans son salon, sous toutes les coutures. « La France est belle », dit-il, nostalgique, affirmant sa volonté de reprendre le combat : « Je rentrerai, que ce soit une affaire bien entendue. »

Mais plus personne n'y croit à cette époque, et c'est dans le même journal que seront publiées à partir du mois d'août 1890 « Les Couloisses du boulangisme », une série d'articles nauséabonds, signés de l'ex-boulangiste Gabriel Mermeix, et qui achèvent de discréditer le héros populaire en dévoilant ses tractations avec les monarchistes. C'est ainsi que disparaît l'image du sauveur, arroseur arrosé par sa propre « réclame ».

L'aventure politique de Boulanger s'achève au lendemain du second tour des élections générales de 1889, marquées par la résistance des candidats républicains face à la poussée incontestable de l'opposition conservatrice, rassemblée dans une Union révisionniste, et par l'échec (relatif) de la campagne boulangiste, qui n'obtient que 44 élus. Il essaiera en vain de relancer son mouvement lors des élections municipales parisiennes du 4 mai 1890, mais cet ultime échec sonnera le glas du Comité républicain national, dissout par une lettre du général, le 14 mai.

Cela ne veut pas dire pour autant que la légende de Boulanger est morte en 1889, comme le prouveront les 150 000 personnes présentes à ses obsèques, le 3 octobre 1891 à Bruxelles, puis l'abondante littérature qui lui sera consacrée. L'une des clés d'explication de cette fascination pour le personnage Boulanger, beaucoup plus que pour le boulangisme, est la rencontre qui s'est réalisée entre les aspirations d'un peuple en crise et celui qui est apparu, de façon éphémère, comme son sauveur.

Ce qui a permis cette rencontre, c'est non seulement le désarroi collectif d'une opinion déçue par ses élites, mais aussi la fabrication boulangiste d'une adéquation aux frustrations et aux espérances des Français. En incarnant l'image d'un héros militaire et populaire, référé au modèle de l'Alexandre bonapartiste, ainsi que du républicain

²² Rapports de police. Manifestations boulangistes. APP B/a 970

patriote, héritier de Gambetta, le général Boulanger a réalisé la fusion des deux courants symboliques les plus forts de son époque. Au-delà de l'image caricaturale du « rassembleur des mécontents », que Jules Ferry surnommait « le grand dégoût collecteur », il a su personnaliser ces fantasmes collectifs et représenter une espérance de rupture et de renouveau.

Cette incarnation s'est avérée éphémère, faute d'une volonté et d'un sens politique affirmés, et c'est toute la différence entre Boulanger et les grands hommes d'État qui trônent dans notre galerie historique des hommes providentiels. Pourtant, au-delà de l'analyse stratégique concluant à la médiocrité du personnage, on peut retenir de l'aventure boulangiste un déferlement d'images et de mises en scène qui constituent un moment exceptionnel dans l'histoire de la propagande politique républicaine. En deux ans, Boulanger et son entourage auront su façonner, quasiment *ex-nihilo*, l'image d'un sauveur charismatique capable d'incarner à la fois la Revanche et la réforme en profondeur du système parlementaire. C'est à ce titre qu'il mérite une place à part dans l'histoire de la fascination française pour l'homme providentiel.